

Ordures bis

6, 7 et 8 juin 2019

Paris

Marge du Marché de la poésie de la place Saint-Sulpice

Trois jours et deux complices, une proposition spontanée pour faire marcher la poésie et voyager l'image entre la place Auguste Strinberg, son paquet de scolaires au pied du buste, son magasin Muji et une agence de biens immobiliers, le parvis de l'Église en hauteur à l'abri des colonnes et au son des jeunes dansants et puis encore un bout de place de l'autre côté, privilège petit-déjeuner offert par l'hôtelier, hospitalité. Et dehors nous glanons des trésors de la rue, 15.

Bonus interactions. Bonus météo, avis de tempête, pluie, vent, la totale. Quelque part tu ne peux pas penser à la révolution si tu n'as pas d'abord dit bonjour à tout le monde. Une certaine habitude, une retenue mêlée de lassitude, quelques perles.

Au centre, une foire aux éditeurs de recueils poétiques, en toile de fond, des centaines de photos dégainées au smartphone. Au passage, une voisine charmante et lisant des poèmes à son aveugle de vieux voisin de palier fort peu entendant, ou trois agents disant dehors alors que nous y sommes déjà, sans même avoir demandé, et puis un autre vieux, un qui a passé une heure passionnante quand il était petit à écouter parler son oncle près de la Seine, de ses micro-organismes marins. Tu choisis tes compagnons, qui donc sont les ordures ?

Marion Renauld | machine à écrire Underwood 319 et papier japonais

Cyril Vandenbeusch | chambre photographique Linhof et papier RC

Ordure bis n°1
Le croûton de verre

Parce que non seulement nous jouissons
des produits de la terre, de l'odeur du soleil,
de l'orgie de la terre et des sucres voluptueux,
mais afin qu'il nous plaise encore
de fabriquer par le sable dans les flammes,
d'inventer la transparence de l'eau faite glace,
le bruit des gouttes sur les carreaux,
le jus pressé dans le matin brumeux et la chute,
pour que nous jouissions des produits de la chute.

Un citron sur sa branche perché
se prenait pour l'astre dressé,
pour une ampoule au galbe pointu,
pour un museau de reptilien à collerette charnue.

Un citron de l'arbre tombé,
un presse-agrume au sol cassé,
l'esprit du fruit et des choses,
et le reste en bas.

Parce que si nous avions plutôt tous nos murs transparents
et nos fenêtres de béton, et nos routes à travers
lesquelles s'épanche tout un réseau de racines,
si la peau de la terre était aussi froide qu'une banquise
partout ou des orangers aux deux pôles
comme des étoiles dans le jour aveuglant,
si nous avions nos corps plutôt en plexiglas
le sang à vue de nez et la coupe verdâtre,
et si le vent était visible et impalpable le
bout de presse-agrume en jachère oublié,
impalpables les langues et les citrons fondus,
si c'était comme ça, les choses voleraient.

Le matin s'adressait au soir
et l'inerte à l'humide,
l'obus côtoyait le téton
et le reste en dehors.

Ordure bis n°2
Le casque à visière

D'un simple bouchon un peu replié sur lui-même
et qui ne sert donc plus sa fonction de départ,
tu plonges dans le noir intense,
fendant la capsule.

Tu vois les statistiques en parts de fromage
avec un centre sur le côté,
et la légende au trait tiré
pour expliquer le noir dans le cercle candide.

D'un simple bouchon, un casque de chevalier,
la légende est chantée, et l'armure allégée,
tu visites les joutes arrondissant les flèches,
tu changes de masque.

Franchement d'un bouchon l'intérêt s'évalue
à ce qu'il renferme plus bas,
comme derrière la visière, quel regard
et vers quoi.

Et le boire s'offre à l'étanche
et le contenant à l'ouvert,
et d'un simple bouchon, la fontaine encagée,
l'épanchement nomade.

Et du noir des ténèbres, la liqueur mutine,
comme un bateau dans la bouteille plus vide que la mer,
d'une seule gorgée tout l'océan d'un coup,
les orages et le noir pirate.

Tu vois les marins pas plus vêtus que nécessaire
sur des cargos sans sirènes à la poupe,
petite barque flottant dans le caniveau,
tu cherches le cap.

D'un simple bouchon, le voilier garanti
de la dernière graine du monde,
tu touches la rive du bout de tes orteils et
sous le sol, dans le noir profond, tu plantes.

Le couvercle a sauté, la tête est à nu.

Ordure bis n°3
Une personne

La chose est dite à la peinture
sur les hauteurs de l'immeuble d'en face,
sur le mur latéral couleur beige près des fenêtres
des mansardes, la chose est dite à quelques mètres du
bleu du ciel, et tu penses à l'énergie qu'il faut
pour peindre ces trois mots, douze lettres
en plus du point d'exclamation,
montrant tout sans rien préciser,
le pinceau brosse la face minérale et soudain
la folie entre comme hypothèse,
la chose est possible,
ont dit les poils sur la paroi,
disent les poils aux hirondelles,
le délire au pluriel à hauteur de bipèdes
excités du pinceau, éberlués de mots,
à l'abri dans l'ombre des murs aux oreilles de fantômes,
ils étaient treize signes à la table du ciel
sans qu'aucun ne fût traître ou tous à même part
et pour la joie de ceux qui vivent dans les détails,
la chose est déclarée pour éviter le flou
mais le contient d'emblée.

Peut être humains ?

Le visage rond, les épaules et les bras
de chaque côté, un habit sombre pour cacher l'ossature
et même les pieds coupés, un signe qui s'invite aux portes
des toilettes, un unique pareil pour
divers identiques, ils étaient des milliards
ils imaginaient l'homme,
l'affaire était possible, chimie de l'insolite,
l'affaire était bizarre et la forme plastique
et le plat homogène pour parfaire l'épiderme,
la silhouette rigide et la pince possible,
possibles l'accroche, le lien, l'heureux pluriel
brûlant les idoles et la cavalcade des particules,
la chose est tue mais elle s'incarne
dans l'accueil des clair-obscur.

Peut être flou.

Ordure bis n°4
Le gant violet

L'index montre la lune,
le majeur la loi,
l'annulaire charge les sentiments
et l'auriculaire le sensible.

Reste le pouce, pour tout ce qui pince.

Pour les couleurs de l'arc-en-ciel,
elles supposent la fréquence, la cadence
et les battements du cœur.

Chez nous, il existe autant de notes
que de jours de la semaine,
et compter les phalanges accorde les douzaines.

Trois pour chacun des quatre doigts
que montre le pouce en allant,
et les cinq doigts de l'autre main
qui donnent soixante.

Le tant de secondes, tant de minutes,
douze fois un mois dans une année.

Reste l'indéchiffrable, même à la pulpe sous les ongles.

D'infinies mailles de laine protègent
du froid ou du chaud, de la sauvage poudrière,
évitent d'engraisser ni de contaminer,
pour les tissus les motifs bavardent.

Pour les moufles, reste seulement la pince.
Il n'existe pas de gant pour les pieds,
ni de chaussures pour les mains.

Transpercer l'écran.

Ordure bis n°5
La cheville géante

L'insecte dans le vert,
l'insecte dans le verre,
le ver dans la terre,
la terre dans l'univers,
l'amer dans l'unitaire,
les minuscules métamorphoses,
les minuscules choses.

La rose sous cloche,
la cheville au mur,
le rouge au joue,
le cri du singe,
les tentatives d'état solide,
les invisibles gaz.

Une fusée dans l'espace,
une robe à frou-frou,
une robe dans l'espace,
une fusée à frou-frou,
les petits arrangements.

Une libellule en plastique,
l'hélice aux quatre vents,
les failles dans la matière,
brèches systémiques.

Un caillou, un bâton,
un kit de bricolage,
un kit de supervie.

Une chenille géante,
des ailes de soixante-dix de long.

Le parti-pris des petits trucs.

Ordure bis n°6
Le fragment d'étoile

Nous dévorons, nous pompons du brillant,
qu'est-ce que nous en pompons,
nous avons cette insatiable soif de consolation,
ce besoin de conquête et cette foi dans la lumière,
nous avons la haine de la boue
ou la boue nourricière, qu'est-ce que
nous en pompons, de l'eau,
nous alignons les bulles le long d'un vertige de verre
et des gemmes sur des bagues aux prix invraisemblables,
qu'est-ce que nous en mangeons,
des bouts, des bouts, des bouts de masse
en promesses de forme, nous bâtissons la boue,
qu'est-ce que nous composons,
entre dents de vampires et sourires de jaunes,
brûlures d'amour piquées au veston,
nous avons désirs de décors désirs
d'ornements pour le corps besoins
de différer la boue diffracter le spectre
relancer les reflets dans le vibrant fluo,
nous voulions la fluorescence
et l'étoile à portée de mains,
les trous dans le voile protecteur,
notre élan d'aventures,
nous avons chauds aux yeux,
nous cramons, nous glanons dans la fournaise astrale,
qu'est-ce que nous y pompons et
combien nous en décrochons,
bals de soleil et réflexions pour les pénombres
et les courbes, nous envoyons des prières
et dans les gestes picorons,
nous grattons notre faim de modestes éclats,
gravissons les escaliers à l'âge où nous pouvons,
cette faim sans fin d'être bercés,
jetés, soulevés, emportés, cette urgence
de tenir, ces piqûres de grâce,
l'auréole solidaire, qu'est-ce que ça nous enchante.

Ordure bis n°7
La liste de course

Du menu bout de la page
par lequel se devinent des souvenirs de mots,
tu décryptes l'anglais d'une mine aiguisée :
du pain, du fromage et un troisième, en chiffre.

La sainte trinité appelle à la prière
sur le parvis de l'église en dessous des
colonnes cannelées, titanesques,
le troisième homme, le troisième œil,
les dieux sont joueurs quand le ventre est rempli.

Non, je ne peux pas croire
au pain qui rend cannibale,
aux corbeaux sans rien dans leur bec ni
aux anges, mammifères volatiles comme chauve-souris.

Le troisième pied de l'homme est la balle au rebonds,
cannette froissée invitant la figure pédestre.

De deux choses,
le tripède,
ou sur quoi nous comptons.

Sinon croire simplement qu'il faut lister
les ingrédients, aussi clairement que tous les
éléments, car classer occupe notre condition,
en même temps que tuer, guérir, observer et
construire,
prévoir de pique-niquer.

La sainte trinité appelle à l'inaction,
les listes de course sont prières en instance
de disparition.

Peut-être que la liste du vivant, c'est
de l'homme, de la femme et un troisième,
d'un genre sans valeur, sans sens, d'un ordre
parallèle,
ce qui est goûté par surprise,
proposé avec options.

De deux colonnes,
un pont.

Ordure bis n°8
Le phare luminescent

Se faire voir,
voir,
aller se faire voir,
se faire foutre,
foutre et
aller se faire foutre et
sur le parvis de l'église,
véridique,
écrire ou bite ou tralala,
mettre un cœur sur le i,
se faire mettre un cœur,
aller au cœur,
courir se le faire voir,
le phare bourgeonnant,
le coin réfléchissant,
s'engager dans le courant d'air et
trouver ça engageant,
à voir,
à foutre et
sur le parvis de l'église,
véridique, entrer dans la danse,
chanter à tue-tête,
inspirer se faire inspirer
se faire baigner baigner d'odeurs
et lancer s'élancer,
se faire jeter,
inviter.

Ordure bis n°9
Une goupille à goupille

L'enfant et le vieillard,
l'un se faisait des ailes et l'autre un corbillard,
mais ils partagent ensemble les coussins douillets,
la gamine et la vieille,
les masques et les grimaces
et les allées venues à petits pas de loup,
un chien s'amuse à mordre la balle rose,
quand les rebonds commencent et quand les rebonds
cessent, un séjour durable.

Un voile et le vent,
la loi divine et l'arrêté municipal,
ceux qui faisaient des vers et les faiseurs d'images,
chacun devaient s'autoriser,
tout était régi.

L'enfant et le vieillard ont des contrats tacites
auxquels les citoyens n'ont pas accès,
ils s'autorisent,
j'ai peur des demandes publiques,
que l'intime tourne au ridicule,
la beauté et la loi,
l'une faisait les codes, l'autre les défaisait,
mais elles partagent l'ensemble,
malgré les grimaces.

Un chien s'amuse à mordre rose.

L'élément déclencheur est forcément tragique,
on peut en rire de suite,
dégoupillons nos mandibules.

Ordure bis n°10
L'os

Quelque chose nous fascine dans le dépiautage.

Tu prépares le cochon de la vie à la mort,
tu le tues et le saignes, tu l'échaudes et le racles
et puis tu le découpes, tu le vides et l'arranges
et l'os dans sa blancheur, lentement se révèle,
ce n'est pas comme tomber dessus
dans un moment inattendu
ou croquer dedans à pleines dents.

Quelque chose nous effraie dans la nudité pure.

On ne se connaît pas, on se méfie souvent,
de ce qu'un vêtement peut cacher d'intention,
on se salue de loin, on s'accueille tout de go,
on s'offre le café sans attendre merci,
l'hospitalité sans scrupules,
ce n'est pas comme le rat qui sauvagement ronge
les deux extrémités, le museau fourrageant.

Quelque chose nous attire dans la beauté ravie.

Petits cœurs fêlés sous la couche sociale,
dérives solitaires sous les paupières
éclatées de fatigue, de n'oser point l'étrange
et soudaine réplique,
le squelette à la fin dit que nous sommes proches
mais ne dit point comment nous présenter
inoffensifs et généreux.

Quelque chose nous retient de croire au trait d'union.

Ne sont-ce que mêlées de proies et prédateurs
au faite d'un silence arraché de guerre lasse,
ne sont-ce que débris de sourires gênés
ou le vaillant tissage mordillé d'espérance
rosirait le déluge, attendrirait la chair,
comme la lune sur la mer,
les vagues en visite.

Nous aurions besoin de quelque souple chose.

Ordure bis n°11
La grappe de feuilles d'éternité

Comme ça plus rien ne passe
et tout est maîtrisé,
plus rien ne coule ni ne pourrit
plus rien ne pousse, ne change ni ne grandit,
rien d'autre, tout est froid comme une
obsession, tout se crée rien
ne se transforme, comme ça nous savons,
la tête saturée d'artifices,
la nature dans les salons, la nature
peut passer, matter doesn't matter
et tout roule,
aucun échange d'énergie aucun
flux pas un zeste contaminant,
tout est déjà,
rien n'est plus tard
ailleurs, c'est ça comme ça
privé de mystère,
pas de sang ni de sève,
que des contreparties faisant office de
vie.

Ordure bis n°12
L'étoffe et son flot

On dirait d'un linceul ou bien d'un lin tout seul,
ou d'un bout de nuée qu'un attrapeur de vide
aurait pu ligoter pour s'en faire un souvenir.

On dirait d'un échantillon pour une robe d'été
qu'une tisseuse d'élégance aurait choisi parmi
des rouleaux criant d'attention, pesant sa joie future.

On dirait d'un reflet d'innocence furtive
aussitôt capturée par un nœud de berger
prévenant l'échappée aussi belle fût-elle.

On dirait d'un temps révolu, la laine dûment cardée
par un Gandhi guerrier et puis l'indépendance
à portée de moutons, en pleins champs de coton.

On dirait d'une douceur prisonnière d'araignée,
d'une poupée de chiffon trop tôt livrée en pâture
à l'âge de raison qui dévore les doudous.

On dirait d'une revanche sur l'industrie du fil
si même c'était possible, une relique d'ouvrière
qu'aurait sanctifié l'éternel chapelet des gestes répétés.

On dirait d'un lieu commun chassé au lasso,
quand blanc comme neige était mensonge
en face des mains rougies des braves blanchisseuses.

On dirait encore d'une banquise à la dérive et
piétinée dans une ville devenue glaciale, où les liens
sont rompus – sauf pour la maille à flot coulant.

On dirait enfin d'un manifeste silencieux
pour demain coudre un habit neuf
à qui dont la peau râpe et brûle sans manière.

Ordure bis n°13
Un seul pétale

Ne fait pas un bouquet,
ne fait pas même une fleur,
n'est presque plus vivant,
comme un ongle coupé,
se fripe et au suivant.

Louange pourtant,
paix aux intérimaires.

Ordure bis n°14
Encordons-nous

Plus de liens, moins de biens
– crie la critique,
mais certaines choses manquent encore
et il faut pouvoir dénouer.

Celle-ci refuse de se marier
et ne souhaite pas enfanter,
et celui-ci faire à la main
les objets de son quotidien.

Un mot attache et délie,
comme pardon, s'il vous plaît, merci.

Plus de biens authentiques, moins de liens mortifères,
moins de biens superflus, plus de liens solidaires,
on ne dort jamais que soi-même
et tout s'use beaucoup.

S'il te plaît prends-moi dans tes bras,
attention je vais te lâcher,
en un sens l'inanimé, c'est des vacances émotionnelles.

Celle-ci étouffe son amant et met la pression
à son gosse et celui-ci a l'obsession
du paradis rafistolé,
mais on ne remplace pas facilement
un ami par un parapluie
quand même à lui faire une tête
et à le prendre pour
un unijambiste.

La loi des grands nombres, comme dit Gary,
sophistique les problèmes, et Pascal avec son idée
de demeurer au repos dans sa chambre
paraît bien triste et presque inconsolable
– d'inventer la machine à calculer
ne résout pas l'équation – l'ennui nous gagne de
n'avoir point de jeu commun.

Les fétiches et l'animisme ont fichu le camp,
restent des cordes se crochant elles-mêmes
et nos amours
ébouriffées.

Ordure bis n°15
Un bas couleur chair

Bonjour qu'est-ce que vous faites ?,
souvent demandent-ils en souriant curieux,
et nous ce qu'on raconte, c'est un poème et
une photo sur place pour une chose qu'on a trouvée,
glanée, récupérée au sol, qui y traînait,
là dans les environs, et qui nous a tapés
le coin de l'œil et puis du cœur,
et par exemple vous voyez, ce bas juste étendu
sur la grille au pied de l'arbre et
Bonjour qu'est-ce que tu fais là ?,
souvent demandons-nous étonnés, intrigués,
comment donc as-tu pu te retrouver comme ça
jonchant l'énorme masse qui nous sert de surface ?,
et les choses muettes
se moquent doucement,
ayant enfin le droit
d'être libres un instant,
libres dans l'angle mort
de l'absence de fonction,
alors donc on s'amuse ensemble
à cause des drôles de forme et contre
l'ambiance d'indifférence morose et
qu'est-ce qu'on s'amuse et
Bonjour est-ce que vous avez une autorisation ?,
qu'ont dit sérieux les trois agents de la
sécurité, qui jugent qu'on trouble l'ordre public,
qui frissonnent du pouvoir d'altercation légale
et ne demandent jamais
Mais que faisons-nous vivre aux choses
qui nous font vivre ?

Ce sont nos chairs qui traînent en bas.